

Présentation

Des fleurs pour Cohen : en guise de liminaire

Kateri Lemmens et Charles Quimper

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lemmens, K. & Quimper, C. (2012). Présentation : des fleurs pour Cohen : en guise de liminaire. *Moebius*, (133), 9–11.

PRÉSENTATION

Des fleurs pour Cohen : en guise de liminaire

*I never found the girl
I never got rich
Follow me¹*

Un homme chute, et au moment où il tombe, il fonde la lumière. Et pendant qu'il tombe, son cœur raconte pourquoi il tombe. L'enveloppement, la dissimulation, le bouclier de cette chute où personne ne peut le blesser. Ainsi il entre entièrement dans la chute, il l'embrasse. Il la bénit².

Ce qu'on perçoit, de loin, c'est le passage. La trajectoire. La mémoire de la lumière sur le fond sombre du ciel. Sa chute fissure le ciel en nous.

Tel était le désir au cœur de cette entreprise, recouvrer l'œuvre de Leonard Cohen dans de multiples ciels. Et que ce soit cendres ou fleurs, porter un peu de sa grande poésie, celle qui traverse tout : les recueils de poèmes, les romans et la musique. Bien entendu, l'évidence première est celle des chansons et de la marque qu'elles ont laissée sur nos vies. Or si sa musique hante avec force nos mémoires et notre mémoire du temps, la modernité et la charge de ses romans et de sa poésie demeurent incontestables. De l'inaugural *Let Us Compare Mythologies* (1956) au clair-obscur du *Book of Longing* (2006), en passant par les *The Favorite Game* (1963), *Flowers for Hitler* (1964), *Parasites of Heaven* (1966) ou encore *Book of Mercy* (1984) : toujours une musique, et cette avancée spirituelle, érotique, amoureuse, langagière, existentielle. Une embrasure dans le tissu de la vie. Or, si la quête littéraire de Cohen a représenté le « premier

lait» poétique de plusieurs écrivains de langue anglaise, et si on doit par ailleurs à Michel Garneau un remarquable travail d'« ouverture » et d'« affiliation », notamment par ses traductions en « français québécois » et avec ses *Poèmes du traducteur*, on a parfois l'impression que des interférences brouillent encore, en un sens, la réception, en langue française, de Cohen comme écrivain « montréalais » et « québécois ». En effet, Leonard Norman Cohen est né à Montréal en 1934 et cette ville, ses lieux, comme ses figures, habitent ses écrits comme il les a habités, comme ils nous habitent. Et entre, et avec, se trouveraient des passages, des passations, des transmissions.

Surtout sans vouloir figer ou réduire l'identité de Leonard Cohen écrivain, nous pensons que son œuvre appartient à l'horizon de notre littérature, au même titre que celles d'Anne Hébert, de Gabrielle Roy, de Gilles Vigneault ou de Gaston Miron. Ainsi, si l'on redécouvre en ce moment la contribution d'un Mordecai Richler à notre vie littéraire, en outre grâce à de nouvelles traductions, n'est-il pas aussi temps d'inscrire la présence de Cohen dans l'esprit de notre littérature? N'est-il pas temps d'incarner la diversité de nos horizons, de nous reconnaître dans notre pluralité? Et si la musique peut donner à la littérature, comme l'a montré l'exercice des *Douze hommes rapaillés*, en la réverbérant, pourquoi la littérature ne donnerait-elle pas aussi à la musique, à la poésie de la musique? Et pourquoi l'œuvre de Cohen, forte d'une bonne dizaine de recueils de poésie, ainsi que de deux éblouissants romans, n'influencerait-elle pas les poètes et les écrivains d'ici aussi sûrement que ses chansons ont irrigué et continuent d'alimenter les veines de la musique que nous écoutons?

L'œuvre de Cohen comme point d'impact et comme source d'inspiration. Voilà ce que nous avons souhaité faire entendre: cet écho, ce tintement chez plusieurs écrivains et créateurs, auteurs chevronnés ou encore inconnus du public, poètes de renom ou aspirants poètes, poètes-musiciens ou chanteurs-écrivains. Il s'agissait donc d'écrire et de faire écrire autour de Cohen, à travers Cohen, dans la friction entre son propre travail littéraire et celui de Cohen, dans le frottement, là où ses œuvres résonnent,

là où la poésie se fait prières, incantations, ressouvenirs, fissurations, brèches de désir et de lumière. De passer de l'œuvre à l'œuvre. D'abord, et surtout. Et parfois d'une mythologie à une autre. Un peu comme l'a été la figure de Kateri Tekakwitha dans le roman *Beautiful Losers* (1966), on comprendra qu'un Leonard Cohen, énigmatique, souvent fuyant, hante nos imaginaires. Comme l'avait d'ailleurs souligné Michael Ondaatje dans sa remarquable étude : « *il* est au centre [de ses poèmes], *il* donne un sens à l'éphémère. Cohen, non pas ses poèmes, est devenu le produit final de son art », celui qui, en s'étudiant dans un miroir (un des thèmes fondamentaux chez Cohen, soulignait Ondaatje), et à l'instar de l'un de ses personnages, devient son propre chef-d'œuvre³. Et il faut bien présenter ici cet avertissement : on trouvera, dans les textes offerts ici, des Cohen imaginaires, des Cohen réinventés, des Cohen personnages, des mouvements excentriques qui tiennent de l'onde. Des bouquets de mots qui portent la reconnaissance, la gratitude.

Le projet, parfois un peu odysseén, parfois kafkaïen, a connu plusieurs porteurs de flambeau (des premières étincelles de Charles Quimper, à la mise en œuvre d'un projet initial par Éric Simard du Septentrion, puis à sa continuation par Kateri Lemmens et les directeurs de *Mœbius*). La certitude était celle de la nécessité : Cohen brûle et il nous fallait porter le feu. Et il brûle, ici, en nous. Ce projet est une invitation à le laisser brûler encore un peu plus en vous, d'un feu à l'autre.

Kateri Lemmens
Charles Quimper

Notes

1. Leonard Cohen, *Book of Longing*, Toronto, McClelland & Stewart Ltd, 2006, p. 35.

2. Ce paragraphe est composé d'éléments traduits et adaptés très librement à partir du poème « *In the Eyes of Men* » (Leonard Cohen, *Book of Mercy*, Toronto, McClelland & Stewart Ltd, 1984, p. 8).

3. Michael Ondaatje, *Leonard Cohen*, Toronto, McClelland & Stewart Ltd, 1970, p. 60.